Le 25 Novembre 1887 Prix de l'abonnement annuel: 2 fr. 50. Numéro 5.

Supplément au GŁOS POLSKI

JOURNAL POLONAIS PARAISSANT A PARIS

Le Supplément au GŁOS POLSKI paraît tous les mois. — Rédaction: 46, Rue de l'Arbre-Sec. — PARIS.

PROTESTATION DES POLONAIS

réunis à Posen le 19 Novembre 1887

contre l'interdiction de la langue polonaise dans les provinces de la Pologne annexées à la Prusse

Au nombre de 3,000 environ, nos compatriotes de toutes les provinces polonaises annexées à la Prusse (Haute Silésie, Warmie, Prusse occidentale, Grand-Duché de Posen) se sont réunis en assemblée à Posen et ont voté une protestation solennelle contre le décret qui interdit, à partir du 1er Octobre, l'enseignement de la langue polonaise dans les écoles et qui frappe 300,000 enfants polonais.

De cette protestation nous extrayons les passages suivants:

« Nous exprimons hautement et publiquement l'étonnement et la douleur que nous a causés cette interdiction et la conscience que nous avons du préjudice qui nous est fait.

« Cette interdiction de la langue polonaise dans des écoles destinées exclusivement ou en majeure partie à des enfants polonais, est non seulement contraire aux lois divines et naturelles, ainsi qu'aux principes les plus élémentaires d'une saine pédagogie, mais de plus:

« Elle est en contradiction flagrante avec les stipulations internationales, et les promesses solennelles des rois de Prusse, faites à la majorité de la population polonaise annexée à la Prusse,

« et elle amènerait infailliblement l'abaissement intellectuel et moral et la ruine matérielle des générations futures.

« Nous rappelons que la plus grande partie des Polonais réunis à la Prusse a reçu la promesse et la garantie que la langue polonaise serait respectée et cela par les traités internationaux et autres déclarations des rois de Prusse, notamment:

« par les traités entre la Prusse, la Russie et l'Autriche du 3 Mai 1815;

« par la proclamation du roi Frédéric-Guillaume III du 15 Mai 1815;

« par l'acte final du congrès de Vienne du 9 Juin 1815.

« Nous protestons donc contre l'exclusion de la langue polonaise de nos écoles; nous nous adressons à nos députés et, tout en leur exprimant notre reconnaissance pour l'énergie avec laquelle ils ont jusqu'à ce jour défendu nos droits, nous les engageons à porter notre réclamation devant le tribunal de l'opinion publique et à lui faire comprendre l'énormité du tort qni nous est fait.

« *Quant à nous, citoyens de toutes les provinces polonaises réunis au royaume de Prusse, forts du sentiment de nos droits et de nos devoirs, nous déclarons solennellement devant Dieu et devant les hommes que nous ne négligerons aucun moyen légal de défense et que nous ne cesserons pas de faire tous nos efforts pour entretenir parmi nos enfants la connaissance de notre passé historique et de leur apprendre que sous la domination prussienne ils ont droit d'être et de rester Polonais, de conserver la foi de leurs pères, leur langue maternelle, leurs coutumes et leurs mœurs nationales.* »

A cette déclaration ajoutons quelques extraits des principaux discours prononcés dans cette mémorable assemblée. La séance a été ouverte par une allocution du président de la réunion M. *François Andrzéjewski* de Posen. Après la constitution du bureau, la parole a été donnée à M. *St. Żółtowski*, lequel a protesté éloquemment contre la raison d'État et la germanisation prussienne et cité les textes qui garantissent aux Polonais le libre exercice de leur culte et le respect de leur langue.

Le second orateur a été le *prince Zdzislas Czartoryski.* Dans un discours d'une éloquence entraînante il a rappelé toutes les épreuves des dernières années, la lutte religieuse, les expulsions, la colonisation, et enfin l'exclusion de la langue polonaise. « Nous sommes condamnés aujourd'hui à perdre notre plus cher trésor, notre langue maternelle. Et qui, je vous le demande, doit être la première victime de ce nouvel oukaze? Des innocents, des enfants, nos chers bien-aimés. Étrange destinée! Dans la capitale de Miecislas et de Boleslas se réunissent aujourd'hui en vêtements de deuil les descendants d'une des plus puissantes nations de l'Europe, les descendants d'une nation qui par trois fois à Liegnitz, à Smolensk et à Vienne a sauvé la chrétienté, les descendants d'une nation devant le roi de laquelle s'agenouillèrent l'ambassadeur de l'Allemagne et le nonce apostolique, les héritiers d'une civilisation dix fois séculaire, qui a produit des hommes illustres dans le monde entier et dont les noms sont inscrits en caractères ineffaçables dans l'histoire de l'Europe; les fils de Miecislas et de Boleslas, des Casimirs, des Jagellons et des Batory. Et cette histoire fameuse entre toutes et ces rois et ces héros, nos enfants ne les connaitraient pas? Le glorieux passé de la Pologne leur serait inconnu; ils ne comprendraient pas la cause des larmes de leur père et de leur mère! Ils n'adouciraient pas notre vieillesse en nous berçant du son de la langue polonaise... »

Et plus loin: « Chers compatriotes, lorsque la nouvelle se répandit dans la province qu'une assemblée était convoquée pour protester contre le coup terrible qui nous atteignait, quelques désespérés disaient: à quoi bon et à à quoi cela servira-t'il? Messieurs, bien qu'on nous ait enlevé beaucoup de choses, il nous reste la foi et l'espérance, et quiconque d'entre nous se laisse aller au doute et a perdu la foi, celui-là a cessé d'être Polonais, celui-là n'est plus un fils de la Patrie, mais un traître. »

Puis, après avoir rappelé les traités de Vienne et les promesses de Frédéric Guillaume III, l'orateur fait allusion aux paroles de M. de Bismarck dans la discussion sur les expulsions: « Le chancelier disait qu'il n'avait en vue que les prêtres et les nobles, mais que le paysan polonais était un sujet loyal. On aurait donc pu croire que vos enfants n'étaient pas menacés de dénationalisation; or, qui donc souffre le plus du décret actuel, sinon les écoles des villages, où vont presque exclusivement les enfants des villageois ».

En terminant l'orateur rappelle les nombreuses pétitions adressées au gouvernement et restées sans effet. « Toutefois, ajoute-t'il, nous ne perdons pas l'espérance, car *nous sommes une nation capable de souffrir, mais qui ne sait pas mourir*; nous marchons devant nous sans nous laisser abattre, immortels, confiants en celui qui a créé les peuples, qui a créé les langues... Nous avons traversé l'épreuve du tombeau. Nous avons droit à la résurrection. Aujourd'hui ou demain, Dieu nous la donnera. »

Après le prince Zdzislas Czartoryski et le vote de la protestation résumée plus haut, la parole a été donnée au villageois *Żak* de Bielsk, dans la Prusse occidentale. « Vous autres, paysans polonais, a-t-il dit entre autres, nous donnons sans compter notre sang et notre argent, mais nous demandons aussi que nos enfants apprennent leur langue maternelle, car sans elle ils perdront leur nationalité et leur religion et d'ailleurs ne pourront pas non plus sans elle apprendre une langue étrangère. »

Après M. *Joseph Grossman* d'Inowrocław, deux autres villageois *Tomaszewski* et *Dopierała*, ont encore pris la parole pour montrer l'impossibilité de s'instruire, à l'aide d'une langue étrangère.

L'orateur suivant a été le Dr *Kantecki* de Gnesne. Voici un extrait de son discours: « Nos adversaires eux-mêmes nous poussent à défendre courageusement notre langue; ils font tout pour que notre énergie loin de faiblir, grandisse et se fortifie. Comme chez ces chevaliers de la vieille légende silésienne, endormis d'un sommeil séculaire dans une caverne souterraine et réveillés au son d'une cloche ébranlée fortuitement par une jeune fille étourdie, chez nous aussi sommeillait l'esprit national et s'étaient endormis la force et le courage qui distinguaient jadis la nation polonaise. Mais aujourd'hui qu'on a mis en branle la cloche de la douleur nationale, l'esprit de la nation s'est arraché au sommeil et court non pas à la lutte à main armée, mais à la défense légale de nos saintetés nationales...

« Notre principale forteresse est avant tout la maison polonaise, où ne peuvent atteindre aucuns « ordres supérieurs » et où règne seule en maîtresse la Mère polonaise, « cette aiglonne qui garde son nid... » Non, la nation polonaise ne périra pas, en dépit de toutes ses épreuves, tant qu'elle restera fidèle à ses traditions et travaillera avec courage, avec concorde, avec prudence. »

D'autres discours ont été prononcés par le Dr *Wolszlegier*, au nom des habitants de la Prusse occidentale et par le député *Ladislas Wierzbiński* au nom de ses collègues du parlement, prêts, comme toujours, à défendre énergiquement les droits de la nationalité polonaise.

Cette réunion importante et par le nombre des assistants et par l'ordre qui n'a cessé d'y régner et par les discours qui y ont été prononcés et enfin par la résolution qui y a été votée, ouvrira-t'elle les yeux du gouvernement sur la faute qu'il a commise? Nous l'ignorons. Mais ce qui est certain, c'est qu'elle exercera une grande influence sur toute la population polonaise annexée à la Prusse, qu'elle aura un grand écho dans toute la nation et qu'elle prouve éloquemment comme l'a dit un orateur, qne si la Pologne est capable de souffrir, *elle ne sait pas mourir*. Or, un peuple ne meurt pas, s'il ne veut pas mourir.

ROYAUME DE POLOGNE

et provinces polonaises annexées à la Russie

La question polonaise a l'ordre du jour: Marchandages. — Nons avons déjà parlé des articles de la *Gazette de la Croix* qui annonçaient comme possible une restauration de la Pologne aux dépens de la Russie. A cette combinaison les journaux russes le *Swiet* et le *Russkij Kuryer* ont opposé le projet de faire protéger par la Russie les sujets polonais de la Prusse. Enfin le *Wilenskij Wiestnik* (journal russe de Vilna) propose aux Polonais de renoncer à la Lithuanie et à la Ruthénie, comme la *Gazette de la Croix* leur propose de renoncer aux provinces polono-prussiennes, et à cette condition la Russie ne serait pas opposée à la reconstitution d'une Pologne indépendante comprenant le Royaume du Congrès avec les provinces polono-prussiennes et sans doute aussi avec la Galicie annexée à l'Autriche.

Et, en attendant, le gouvernement russe et le gouvernement prussien, qui inspirent ces articles, rivalisent à qni persécutera avec le plus d'acharnement cette nationalité polonaise, pour laquelle ils ont tant de sympathie, hors de leurs frontières. Bien entendu, toutes ces promesses en l'air ne séduiront personne, mais elles prouvent jusqu'à l'évidence que cette Pologne qu'on prétend morte à tout jamais, est aussi vivante qu'autrefois et que c'est une question éternellement à l'ordre du jour. C'est la seule moralité que nous voulions tirer de ces marchandages platoniques. Les évènements seuls décideront et l'avenir est à nous. C'est pourquoi les avances du *Wilenskij Wiestnik* ne nous font pas plus d'impression que les colères qu'inspirent ses articles au gouverneur de Vilna Kochanow, ainsi qu'au *Nouveau Temps* de M. Souworine et à la *Gazette de St-Pétersbourg*, qui prétendent cyniquement que la nationalité polonaise n'est pas persécutée en Russie, et traitent brutalement de farce le ballon d'essai lancé par la *Gazette de la Croix*. Nous ne prenons pas plus au sérieux qu'il ne faut la correspondance de Berlin à l'*Indépendance belge*, reproduite par les *Russkie Wiedomosti*, où on signale un plan d'invasion autrichienne et allemande en Volhynie et Podolie, ainsi que dans le royaume et en Lithuanie, dont l'indépendance serait aussitôt proclamée. L'*Indépendance belge* dit que cela est invraisemblable. Nous le pensons également.

— Les décrets scolaires du ministre Deljanow excluant des gymnases les enfants des parents de basse extraction ou mal notés, s'appliquent rigoureusement surtout dans les provinces polonaises, où une énorme quantité de jeunes gens voient leurs études brusquement interrompues. Au gymnase de Kamieniec Podolski le nombre des élèves a été réduit de 700 à 500; à Humań on a admis seulement 10 élèves, taudis que l'année dernière on en avait reçu 50. Quant aux écoles existantes, le célèbre Apuchtin continue à les russifier de son mieux. Voici quelques extraits d'une de ses dernières circulaires: « J'engage les professeurs des écoles élémentaires et des écoles libres à répéter souvent à leurs élèves qu'ils habitent le pays de la Vistule (et non la Pologne), que leur patrie est la Russie, dont le pays de la Vistule est une partie inséparable.

« Je les engage aussi à leur apprendre les prénoms sacrés (sic) de sa Majesté l'Empereur, de sa Majesté l'Impératrice et de l'héritier du trône, ainsi que les noms et prénoms du général-gouverneur du pays (c'est le célèbre général Hurko ou Gourko), du curateur de la division scolaire (c'est Apuchtin en personne, l'auteur de la circulaire) et du commandant de la goubernie où ils habitent », etc.

L'exposition de peinture & de sculpture

à CRACOVIE

Ceux de nos lecteurs français et polonais, qui visitent tous les ans le « *Salon* » de Paris, nous permettront bien de les conduire au « Salon » polonais, qui a été ouvert cette année, pendant l'exposition d'agriculture et d'industrie nationale à Cracovie, dans le vieux bâtiment des « Sukiennice », tout fraîchement décoré à cet usage par le comité.

Nous commençons par la peinture, car c'est elle qui a joué aux Sukiennice le rôle principal. Mais d'abord qu'est-ce que ce que l'école polonaise de peinture? C'est une école essentiellement nationale; ce sont tout ensemble les glorieux souvenirs du passé de la Pologne et l'espoir, ou, pour mieux dire, le pressentiment d'un avenir plus glorieux encore, qui ont créé cette école d'un caractère aussi profondément original, que celui des écoles italienne, flamande, allemande, anglaise ou française. Cette école a deux tendances distinctes, qui ne s'unissent que dans le choix des sujets, tous patriotiques, dont abonde l'histoire de l'ancienne Pologne et de la Pologne contemporaine.

Elles diffèrent seulement par l'exécution. La première, nommée école «cracovienne», et obéissant à l'influence de Matejko, revêt surtout un caractère local, quelque peu sombre et mystique... C'est une espèce d'épopée, grandiose, monumentale, mais qui sacrifie peu aux grâces... Cette branche de la peinture polonaise tient beaucoup de l'ancienne école italienne, dont elle ne diffère que par son coloris éclatant, rouge, pourpre ou écarlate. On dirait le manteau d'un roi ou la dalmatique d'un cardinal, employés pour servir de fond au tableau. Ajoutons à cela une carnation trop vive, souvent peu naturelle, un certain manque d'air et de perspective, et l'on comprendra facilement, pourquoi cette espèce de peinture, essentiellement cracovienne, admirée surtout par les magnats et le haut clergé polonais, qui peuplent la ville de Cracovie, a trouvé si peu d'adhérents à l'étranger et hors du milieu qui l'a vu naître. Matejko restera, quand même, un grand peintre, car il est en même temps la personnification des idées et des tendances des classes privilégiées de la nation.

L'autre branche de la peinture polonaise, relève de la « nouvelle école allemande de Münich », et elle est représentée avec éclat par son chef, Joseph Brandt. En quittant les groupes compactes de Matejko, pour jeter les yeux sur les tableaux de Brandt et de ses élèves, on respire plus librement. Ici rien d'étouffant, partout la vie et le mouvement. Tout ce qu'on voit ici est vrai et naturel, et en outre, quels types, quels cavaliers, quels paysans, quels chevaux!

Regardez par exemple cette compagnie de hardis cavaliers, ces Lisowtchiks, montés sur leurs chevaux maigres et fatigués. Savez-vous d'où ils reviennent? Le czar a clandestinement envoyé ses troupes au cœur de l'Ukraine, pour révolter contre nous les Cosaques de Zaporogues. Les Lisowtchiks sont partis au galop. Ils ont attaqué le czar dans son palais de Kremlin, ils ont enlevé ses boyards armés à la porte de ce palais, il les ont enchaînés et ramènent maintenant les prisonniers avec leurs femmes, leurs enfants et leurs bestiaux, après avoir brûlé et dévasté tous les pays du czar entre la mer Blanche, le Volga, la Kama, le Don et le Dniepr. Et ces autres cavaliers, coiffés de la « *konfederatka* », avec la croix sainte sur la poitrine? Ce sont des « Confédérés de Bar » qui ont brisé leurs lances contre les cuirasses des dragons moscovites, et avec les manches de cette arme ils attaquent l'ennemi, au nom de la patrie. Et cette voiture, ou *kibitka*, attelée de deux bœufs et d'un cheval, pleine de sacs de blé, conduite par un petit homme, qui d'une main tient les brides et de l'autre menace de son fouet les vautours, qui voudraient l'attaquer en pleine steppe? C'est le «*tchumak*», qui conduit le blé de son patron à Odessa, d'où il sera transporté à Paris et transformé en petit pain doré pour nos enfants.

Telle est l'école de Joseph Brandt, et tels sont ses sujets de prédilection,

Jamais ces deux branches de la peinture polonaise ne se sont rencontrées en si grand nombre. Du côté de Matejko on a vu les tableaux de ses élèves: Unierzyski, Łuskina, Mańkowski, tous trois récompensés ou encouragés par le jury, bien que leurs œuvres aient paru à plus d'un visiteur, d'un ton grisâtre qui sent de loin la cave et la moisissure. De l'autre côté vous sourient les tableaux rayonnants de vie et de soleil de Swieszewski, de Szyndler, de Kozakiewicz, de Koniuszko, de Venceslas Szymanowski (fils du feu rédacteur du *Kurjer Warszawski*), d'Ajdukiewicz et de Buchbinder, qui seul représentait l'imitation du genre flamand. Enfin, parmi les portraits, on admirait beaucoup celui de Mlle Anna Bilińska, peint par elle même et médaillé cette année au Salon de Paris, de Merwart, de Bakałowicz, d'Ant. Piotrowski et du comte André Mniszech, qui formaient le groupe des artistes indépendants. Les portraits de ce dernier que nous avons eu l'occasion d'admirer maintes fois à Paris, portent l'empreinte d'un art de haute allure. Le paysage de M. Ciesielski a obtena aussi un grand succès.

L'aquarelle est aussi en grand progrès, grâce aux modèles de Jules Kossak, peintre incomparable de chevaux de toute race. Les archiducs d'Autriche: Charles-Louis et Ferdinand, venus à Cracovie pour visiter l'exposition, ont beaucoup admiré l'aquarelle d'Albert Kossak (fils du grand artiste), qui a choisi pour sujet «La bataille de Grochow», pendant laquelle nous avons remporté une grande victoire sur les Russes, en 1831, grâce à la haute stratégie de notre général Chłopicki et à la bravoure de nos troupes. Dans ce genre de peinture on a distingué aussi et vivement admiré les œuvres de Jules Fałat et de Pierre Stachiewicz.

Quant à la sculpture nous possédons Stanislas Lewandowski, qui promet beaucoup et qui est fort encouragé, surtout à Vienne, où il a remporté la première récompense de la cour. On a remarqué également le « Kopernik » de Théod. Rygier, statue recommandée pour être reproduite et placée dans chaque ville polonaise. Le « Pâris devant la belle Hélène » et la « Hérodiade » du professeur Gadomski se distinguent par l'originalité et la force dramatique de la conception. Marcel Gujski sculpte des portraits pleins de douceur, d'élégance et de simplicité. La statue « Sur le tombeau » d'Antoine Pleszowski fait honneur à son talent. Grand succès aussi pour les médaillons en bronze de Ladislas Marcinkowski, surtout pour ceux qui reproduisaient les traits de Bohdan Zaleski, de Domeyko, d'Edmond Chojecki, de Sigismond Kaczkowski, de Mme Sévérine Duchińska et du Dr Xavier Gałęzowski, avec beaucoup de vérité et de charme naturel. Enfin on a beaucoup loué le « Samson » et le « *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie* » de Thadée Błotnicki, qui annoncent un sculpteur d'avenir. Nous ne parlons pas des œuvres de Victor Brodzki et de Cyprien Godebski... elles sont assez connues et estimées dans toute l'Europe.

Dans la section d'architecture signalons les plans de Pryliński, d'Odrzywolski, de Knaus, de Thad. Stryjeński, de Jules Zacharjewicz et de Charles Zaremba.

Il nous reste à ajouter, que le célèbre critique viennois, Ranzoni, après avoir visité la section artistique de l'exposition de Cracovie, a exprimé une opinion flatteuse, mais bien méritée sur l'art polonais. Il a écrit, entre autres, aux journaux de Vienne: « Un peuple, qui possède de tels artistes, ne peut mourir, et ne mourra jamais, car il fournit la preuve de l'inépuisable vitalité qui fait les grands nations. »

UN PEU DE POLÉMIQUE

M. Paul Déroulède et le tzar à Bougival.

Encore M. Déroulède! Il nous est vraiment pénible d'avoir si souvent maille à partir avec un homme qui nous a longtemps inspiré une véritable sympathie. En effet le patriotisme, même exalté et imprudent, n'est pas fait pour nous déplaire et nous sommes d'autant plus disposés à appiaudir à cette générosité de sentiment, qu'elle se fait plus rare à notre époque. Mais pourquoi l'inspirateur de la Ligue des patriotes est-il tombé dans son étrange russolâtrie, qui, il doit le reconnaître lui-même, n'a rien de généreux et l'entraîne parfois à des démarches humiliantes et à des affirmations, qui deviennent comiques à force d'être... inexactes?

C'était donc à Bougival, dans ce Bougival qui a disputé à Chatou l'honneur d'envoyer le télégramme le plus abracadabrant à la veuve de Katkow. On inaugurait un monument funèbre à la mémoire de trois braves et M. Déroulède a parlé, ou, comme on est trop souvent forcé de le dire de ses discours, a perdu une nouvelle occasion de se taire.

« Il est temps, s'est-il écrié, de substituer à cette formule craintive: que dira la Prusse? cette formule tout à la fois plus sage et plus fière: que peut la France? que pense la Russie ». La formule fière, c'est sans doute: que peut la France, et la formule *sage*: que pense la Russie. Car il faut distinguer: et nous ne voyons nulle fierté, bien au contraire, hélas! à ce que la France républicaine se demande ce que pense d'elle la Russie des Tzars.

Mais écoutons ce que pense la Russie, d'après M. Déroulède: « Il peut bien m'être permis d'en parler à moi qui, pour la seconde fois (hélas! nous ne le savons que trop), viens d'aller passer de longues semaines au milieu de ces Russes sympathiques et braves, spirituels et charmants, qui *font* à la langue française l'*honneur* (!) de la parler si bien, au peuple français l'amitié de le si bien juger ».

Les Russes qu'a vus M. Déroulède lui ont paru sympathiques, spirituels et charmants et cela ne nous surprend pas, car d'une part il les a regardés à travers des lunettes couleur rose et ils avaient d'autre part intérêt à lui paraître le plus séduisants possible; or, nul ne possède mieux qu'eux l'art de feindre les qualités qu'ils n'ont pas! Mais quand un Français trouve que des étrangers font un honneur à la langue française en la parlant bien ou mal, nous ne pouvons nous empêcher de lui répondre: un peu plus de fierté, Monsieur! Tout l'honneur est pour eux. Et d'autre part, quand il affirme que les Russes jugent si bien le peuple français, c'est qu'il oublie volontairement les injures de Katkow dans la *Gazette de Moscou*, du prince Meszczerski dans le *Grazdanin* et du prince N. Galitzine dans sa fameuse brochure récemment parue en seconde édition considérablement augmentée et aggravée. Or l'oubli des injures est une vertu de chrétien et de diplomate: cela sera compté à M. Déroulède en paradis à coup sûr, et à St-Pétersbourg... peut-être.

Nous ne croyons pas qu'il en soit de même de ce qui suit: « Mais le Tzar, dites-vous? Ah! *citoyens*, le *Tzar*! s'il est des Français parmi vous pour qui ce mot soit *encore* un synonyme de tyrannie, je leur dirai bien vite *(sans doute pour ne pas rougir trop longtemps)* et bien haut (*pour qu'on l'entende à Pétersbourg*) que l'ami de la France (?), Alexandre III le Juste (?!), est le digne fils d'Alexandre II le libérateur (?), et que si l'on doit au père (?) la profonde réforme sociale de l'émancipation des serfs et du partage des terres aux paysans, on doit au fils le maintien intégral de ces mesures et *la diffusion de jour en jour plus grande de l'instruction populaire* (!!).

Nous reviendrons quelque jonr sur Alexandre le libérateur et sur le désintéressement et l'équité avec lesquels il partagea les terres aux paysans, surtout dans le royaume de Pologne, et nous prouverons à M. Déroulède et à tous les apologistes du père du tzar actuel, en nous appuyant sur l'autorité de l'économiste français Joseph Garnier, que cet acte si loué « sera certainemeut flétri dans l'histoire; car c'est un appel aux plus mauvais sentiments; c'est une œuvre de haine, de vengeance, de spoliation, une œuvre despotique et révolutionnaire dans le plus mauvais sens du mot » (*J. Garnier « La question des paysans en Pologne et les ukases du 2 Mars 1864* », Guillaumin et Cie).

Mais nous avons hâte de passer à *Alexandre le juste*. Le voilà baptisé par M. Déroulède, parlant d'avance, comme Labruyère, le langage de la postérité. Le juste! et pourquoi? parce qu'il a maintenu les mesures de son père, c'est-à-dire l'ukase qui interdit aux Polonais d'acquérir des terres en Lithuanie, en Ukraine, en Podolie, en Volhynie, autrement dit en pays polonais. Le juste! parce qu'il persécute les Ruthènes-unis de Podlachie avec le même acharnement que son prédécesseur et que son grand-père Nicolas « de néfaste mémoire, qui a passé trente ans à faire le métier d'oppresseur, et dont la mort a été considérée comme un heureux évènement, même par la sainte Russie », J. Garnier (op. cit.). Le juste! Parce qu'il encourage partout le système de dénationalisation et de persécution, dont le général Hourko et sa femme sont les plus belles personifications. Quelle idée de la justice se fait donc l'orateur, qui ne craint pas de se mettre ainsi en contradiction avec « le blâme vengeur de l'opinion publique et de l'histoire? » (Ibid.).

Mais ce juste devant M. Déroulède, est de plus, d'après lui, un propagateur des lumières: « on lui doit la diffusion de jour en jour plus grande de l'instruction populaire ». En vérité! Et les récents décrets du ministre de l'instruction publique M. Deljanow, ces décrets monstrueux qui défendent d'admettre dans les gymnases les enfants des classes pauvres ou seulement aisées et qui forcent ainsi les parents à envoyer leurs enfants s'instruire en Allemagne? Est-ce qu'ils ont pour but la diffusion de l'instruction populaire? L'orateur ne s'est-il pas ici laissé emporter trop loin par son zèle de panégyriste et ne s'est-il pas aperçu, dans la chaleur de l'improvisation, que cette louange si pleine d'actualité, ne pouvait se comprendre que dans un sens ironique et qu'elle était le pavé de l'ours?

Il ne fallait pas s'arrêter en si beau chemin. Puisque le Tzar est l'homme le plus libéral de l'Europe, il fallait lui proposer de renoncer à son empire peuplé mi-partie d'aristocrates réactionaires, mi-partie de mécontents et de nihilistes; il fallait poser sa candidature à la présidence de la République française. On cherche une solution à la crise actuelle: en voilà une tout indiquée! Allons, citoyens, un bon mouvement! Installons vite à l'Elysée Alexandre le juste, Alexandre le tolérant, Alexandre le libéral, Alexandre le propagateur de l'instruction!

Oh! prétendue habileté, que l'on commet de... bévues en ton nom!

Bertrand et Raton.

C'est M. John Lemoinne qui évoque ces deux noms dans sa chronique du *Matin* du 17 Novembre. Cette chronique est intitulée affaires étrangères: et ces affaires semblent en effet passablement étrangères à l'auteur de l'article. On y lit par exemple cet axiome: « La foi orthodoxe est une condition nécessaire d'autorité dans les pays slaves; je veux dire la religion grecque-orthodoxe ». Ainsi donc on ne peut être Slave sans être grec-orthodoxe: « Le slavisme ne va pas sans la religion orthodoxe ». Et voilà d'un trait de plume tous les Slaves de Bohême, de Moravie, de Pologne, de Serbie, de Croatie, etc., rayés de la liste des nations slaves. Ainsi l'a décidé M. John Lemoinne. Que la question religieuse joue un grand rôle dans la question slave, cela est hors de doute; mais un publiciste sérieux comme l'honorable sénateur devrait savoir que le monde slave est divisé à ce point de vue en deux parties distinctes: l'une en immense majorité catholique, parce qu'elle a été convertie au christianisme par des missionnaires latins, l'autre en majeure partie grecque-orthodoxe (à l'exception des Uniates que l'on veut en vain forcer d'accepter la tzarodoxie, qui leur est odieuse), parce que leurs missionnaires venaient de Constantinople. Mais un libéral comme le rédacteur des *Débats* comprend à coup sûr, que la question religieuse est distincte de la question de race, et que la confusion entre ces deux éléments ne peut-être que la tactique d'un gouvernement avide de conquêtes et ne se piquant ni de libéralisme ni de véracité historique. Pourquoi donc se faire l'écho des publicistes de mauvais aloi qui mettent à Moscou leurs sophismes au service du panslavisme russe? Pour faire sa cour à la Russie. Voilà la vérité.

Et pourquoi faire sa cour à la Russie? « La France, dit M. John Lemoinne lui-même, n'a rien à faire dans ce fouillis. C'est bon pour le gouvernement italien qui est pressé d'entrer dans les grandes alliances et qui s'y précipite avec une *servilité de parvenu*. Nous regardons tranquillement M. de Bismarck et M. Crispi jouer *Bertrand et Raton*. Le chancelier allemand ne veut pas ostensiblement se mêler de l'affaire bulgare, mais il fait parler son compère italien, qui se déclare fièrement pour l'indépendance des Balkans! Oh! Raton! va toujours, casse les noix, tire les marrons du feu, et un jour tu réciteras mélancoliquement le *sic vos non vobis* ».

Si la France n'a rien à faire dans ce que M. John Lemoinne a ses raisons pour appeler un fouillis, pourquoi donc met-il lui-même les pieds dans ce fouillis en se prononçant pour les prétentions de la Russie. Si c'est bon pour l'Italie de faire, à ce que dit M. John Lemoinne, les affaires de la Prusse, pourquoi donc fait-il lui et conseille-t-il à la France de faire les affaires de la Russie? S'il y a *servilité de parvenu* à se précipiter dans les grandes alliances, de quel nom faut-il appeler les avances de la presse française au panslavisme russe? La France n'est pas une parvenue; raison de plus, pour ne pas oublier que *noblesse oblige*. Si M. Crispi est le Raton du Bertrand Bismarck, ce n'est pas sans doute une raison pour que la France soit le Raton du Bertrand de Pétersbourg, de ce Bertrand russe qui a eu l'autre jour avec celui de Berlin une entrevue, où ils n'ont sans doute pas pu se regarder sans rire de la naïveté de certains journaux français et peut-être aussi de certains hommes d'État italiens. Mais naïveté pour naïveté, « se déclarer fièrement pour l'indépendance des Balkans », est peut-être plus honorable que de condamner un peuple, qui veut être libre, à être englouti, par un plus fort, pour cette unique raison que le plus fort est la Russie et qu'on veut être agréable à la Russie. Cela s'appelle aussi casser les noix et tirer les marrons du feu. Et M. Crispi, invité classiquement à réciter le *sic vos non vobis*, pourrait riposter à l'académicien-journaliste en lui rappelant que dans la guerre de la succession d'Autriche, au XVIIIme siècle (c'est un souvenir un peu éloigné, mais M. John Lemoinne doit connaître cette question, au moins aussi bien que ce qu'il appelle élégamment la scie de la question bulgare), la France alliée de Frédéric II ayant remporté des victoires qui ne lui rapportèrent rien, une femme de la halle refusa d'illuminer, après Fontenoy, en disant: *nous avons travaillé pour le roi de Prusse*. Travailler pour le roi de Prusse est resté un proverbe français. M. John Lemoinne, en sa qualité d'académicien, voudrait le rayer du dictionnaire français, et en gratifier l'Italie; mais qu'y gagnera la France, s'il le remplace par cet autre proverbe encore moins chevaleresque: *travailler pour le tzar?*

Non, en vérité: la France ne doit travailler que pour la France, car c'est pour elle le seul moyen travailler pour l'Europe et pour la civilisation. Elle doit se suffire à elle-même et s'appuyer uniquement sur ses glorieuses traditions et sur ses propres forces qu'il dépend d'elle de rendre invincibles, pour continuer son œuvre de progrès, d'émancipation et de lutte en faveur des peuples. Et puisque l'auteur de la chronique du *Matin* trouve si ridicule le rôle de Raton tirant du feu les marrons pour Bertrand, il devrait conseiller à ses collègues de la presse de renoncer à ce jeu aussi dangereux que peu honorable, au lieu de leur donner lui-même l'exemple d'une tactique qu'il blâme en autrui. Toujours l'éternelle histoire de la paille et de la poutre.

Le *Figaro* du 21 Novembre dans un article signé *Z.* et intitulé *Question polonaise*, parle d'un prétendu congrès polonais, qui se serait tenu à Paris pour discuter les propositions prussiennes et russes et se serait dissous pour se réunir à Génève. Il n'y a pas un mot de vrai dans ces racontars, et il n'y a jamais eu de congrès de ce genre ni à Paris, ni nulle part.

Le Gérant: E. BOJANOWSKI.

Imprimerie E. NIECIUNSKI, 18, rue de la Parcheminerie.—Paris.